

Presque reine... Agnès Sorel ouvre le bal

Pour ses contemporains, c'est la plus belle femme du monde. Pour Charles VII, elle est la Dame de Beauté. Et, pour l'historien, cette petite noble picarde est surtout la première favorite reconnue publiquement par un souverain. PAR JEAN-FRANÇOIS SOLNON

Un teint d'une blancheur de lis, un front dégagé, la chevelure blonde, des sourcils épilés, un sein nu jaillissant du corset délacé, la beauté d'Agnès Sorel (1422-1450) fait l'unanimité chez les contemporains. Le superlatif lui sied. Elle est la «plus belle femme qu'il est possible de voir» pour l'un, «entre les belles, c'était la plus belle et la plus jeune du monde» pour l'autre, la «plus belle femme qui fût vivante de son temps» selon un troisième. Même timides ou imprécis, les témoignages s'accordent sur l'apparence physique séduisante d'Agnès. L'évêque de Lisieux lui-même ne manque pas à l'appel, qui voit en elle «une assez jolie garce qu'on appelait vulgairement la Belle Agnès». Elle enthousiasme les poètes et prête ses traits à la Vierge de Melun, ou Vierge à l'Enfant, peinte par le Tourangeau Jean Fouquet, et conservée à Anvers.

Pareille beauté autorise Agnès à convoiter un amour pour le moins royal. D'autant qu'elle entre au service de membres de la famille du monarque, auprès de la duchesse Isabelle de Lorraine, épouse de René d'Anjou, dit «le bon roi René», avant d'être dame de la reine Marie, épouse en 1422 du dauphin Charles de Ponthieu, futur Charles VII (1403-1461). À Toulouse, en mars 1443, où ledit roi est rejoint par René et son épouse, Charles la remarque, et sa beauté l'ensorcelle dès le premier



Damoiseau De vingt ans son aîné, Charles VII succombe aux charmes de la jeune femme lorsqu'il la découvre à Toulouse en 1443, parmi les demoiselles d'honneur d'Isabelle de Lorraine, l'épouse du roi René d'Anjou.

regard. Désormais, la jeune fille brûle les étapes dans la quête de la faveur dont témoignent les dons multiples qu'elle reçoit – fourrures, martre ou zibeline, tapisseries, bijoux ou diamants taillés qui ornent sa coiffure. Si Charles VII ne fait construire aucune résidence pour Agnès, il lui offre biens et domaines d'importance politique

ou stratégique. Ainsi du château de Beauté, auquel elle emprunte son nom de Dame de Beauté, ou Roquecezière, place forte du Rouergue, ou Vernon et Issoudun, l'une de ses résidences favorites, qu'elle sait gérer avec profit.

Charles n'est plus un jeune homme, mais un quarantenaire plutôt laid, le teint jaune, des petits yeux vairons. Avec un torse trop large sur des jambes grêles, rien chez lui ne rappelle les élégants chevaliers qui s'affrontent dans un tournoi. Mais Charles a remporté des victoires sur les Anglais, volant de succès en succès. Longtemps surnommé le «petit roi de Bourges», il est devenu désormais le «très victorieux». On vante son élégance – ce qui le fit reconnaître au milieu des courtisans à Chinon par Jeanne d'Arc –, on le dit affable, excellent conteur, en un mot séduisant malgré un physique médiocre. De petite noblesse picarde, la jeune fille est séduite par le souverain. Résiste-t-on à un roi victorieux doté d'une telle majesté naturelle?

Un adultère et des faveurs qui aiguisent les haines...

De son côté, Charles, amoureux fou, ne peut passer une heure sans elle. Il entend l'éblouir comme il le fait au tournoi, ou «Pas de Bourgogne», donné à Châlons où il se montre en fringant chevalier. Désormais, présentée officiellement, Agnès inaugure le règne des favorites. Elle est, dit-on alors, une «épouse ajoutée». Son statut officiellement annoncée de concubine, comme sa présence continuelle auprès du roi, lui valent réprobation.

D'ailleurs, elle fait sien un précepte qui s'impose aux favorites de tout temps: «suivre le souverain partout comme si elle était reine», afin de conjurer le danger d'être oubliée. •••

MANUEL COHEN/AURIMAGES



MANUEL COHEN/AURIMAGES

Reine de tous les saints Pour réaliser, vers 1452-1458, le visage de la Vierge allaitante dans ce célèbre tableau, conservé au musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, Jean Fouquet s'inspire des traits de la courtisane, disparue quelques années plus tôt à l'âge de 28 ans.

... Car cette liaison est un adultère simple, le roi n'a pas cherché à marier sa favorite à un époux de complaisance comme le feront Henri IV ou Louis XIV. Mais les dotations dont il la gratifie et l'ascendant qu'elle exerce sur lui n'en suscitent pas moins la critique. De la dauphine Marguerite d'Écosse, épouse du futur Louis XI, intelligente, musicienne et lettrée, elle sait se faire une amie, ce qui irrite Louis, plutôt indifférent aux arts libéraux, même si l'on répète qu'« un roi sans lettres est un âne couronné ». C'est qu'Agnès se heurte sans cesse au dauphin, dont l'autoritarisme augure mal de sa souplesse à venir. L'hostilité réciproque entre le futur Louis XI, alors âgé d'une vingtaine d'années, et la favorite de son père rend plus difficiles encore les rapports entre le père et le fils, d'autant que Louis a participé à la révolte dite de la « Praguerie », dirigée contre le roi, en 1440, par de grands féodaux.

Agnès n'est pas seule à animer la cour, jusque-là somnolente, de Charles VII. Réfugié à Loches ou à Chinon, places

“Chose inouïe, le dauphin Louis est exilé de la cour pour avoir manqué de respect à Agnès”

fortes destinées à résister aux Anglais, le roi, installé aussi à Tours ou dans ses environs (comme Montils-lès-Tours), s'inspire du goût du roi René pour les fêtes ou de la brillante cour de Bourgogne, dont il jalouse le duc.

Dans le conflit qui oppose Agnès au futur roi – et qui n'ignore ni coups d'épée ni soufflets –, c'est Louis qui doit céder. Il est alors expédié dans le Dauphiné, où il peut ruminer sa vengeance. Quatorze ans durant, le futur Louis XI est éloigné de la cour de son père. « On n'avait encore jamais vu un prince royal s'absenter de la cour pour avoir manqué de respect à une favorite, puisque,

fait remarquer Françoise Kermina, historienne autrice d'une biographie d'Agnès Sorel, il n'y avait jamais eu de favorite ».

La guerre franco-anglaise, dite de Cent Ans, s'éternise, ponctuée de suspensions provisoires des combats qui alternent avec leur reprise. Une trêve est tout de même signée en 1444, le

conflit ne devant alors renaître qu'en 1449. Déjà, les Anglais se rendent maîtres du Mans et s'emparent de Fougères. Charles VII, indécis, hésite à s'engager. Agnès pousse à la reprise des hostilités. « Sire ! Menez-nous à la guerre, vous en serez plus vaillant. »

Lutter contre l'Anglais et offrir un enfant au roi

Elle n'est pas seule. Le Conseil du roi est du même avis et le vœu est unanime dans le royaume. On ne s'étonne pas non plus de voir Jacques Cœur, marchand international et sorte de fournisseur aux armées, pousser au conflit qu'il s'apprête à financer. Aussi, au cours de l'été 1449, le roi se décide à attaquer et l'armée royale, quittant la Touraine, s'empare de Rouen.

Agnès n'a guère le temps de se réjouir. Après une agonie longue et douloureuse, elle rend son dernier souffle au Mesnil-sous-Jumièges, près de Rouen, le 9 février 1450, après avoir donné naissance à une fille prématurée qui meurt avec elle. Elle avait 28 ans. Désespéré par cette mort inattendue, Charles VII fait réaliser deux mausolées à sa mémoire, prescrivant que son cœur soit déposé à Jumièges et son corps porté à la collégiale Notre-Dame [auj. Saint-Ours, ndlr] de Loches. À Jumièges, dans la chapelle de la Vierge, on construit un monument au socle de marbre noir représentant Agnès, en marbre blanc, à genoux, tenant son cœur entre ses mains et l'offrant à la Vierge. À Loches, la gisante en albâtre repose sur un coussin porté par deux angelots. Deux agneaux à ses pieds rappellent son prénom tandis qu'une épitaphe vante ses vertus. Ces tombeaux, d'ordinaire privilège réservé aux princes et aux grands serviteurs de l'État, ne sont-ils pas la véritable officialisation de celle qui fut la première favorite de l'Histoire, la Dame de Beauté ?



MANUEL COHEN

Demeure d'éternité Naguère point d'appui militaire, le château de Loches devient, après les succès remportés par le roi lors de la guerre de Cent Ans, l'une des résidences préférées d'Agnès. Et c'est dans une église de cette ville qu'elle reposera après sa mort.

Une mort subite, donc mystérieuse

Dans la mentalité du temps, toute mort subite cache un crime et ne s'explique que par un empoisonnement. Agnès Sorel n'échappe pas à cette interprétation. Sa mort est certes attribuée à une fièvre puerpérale, alors fréquente – mais l'on songe aussitôt au rôle des ennemis et rivaux de la Dame de Beauté et, donc, à un empoisonnement pour se défaire de celle qui régnait sur le cœur du souverain, gênant ainsi beaucoup de monde. La rumeur prend forme et l'on affirme qu'Agnès a été intoxiquée par une dose massive de mercure, appelé vif-argent, ingéré d'ordinaire (en quantité raisonnable) pour faciliter les accouchements et utilisé comme vermifuge contre les infections parasitaires intestinales.

Ne dit-on pas aujourd'hui qu'Agnès souffrait d'ascaridiose ? Si la jalousie est le mobile, qui en voudrait à Agnès au point de l'empoisonner ? Plusieurs suspects sont cités. Sa cousine Antoinette de Maignelay qui, dès la mort de la favorite en 1450, prend sa place dans le lit du roi. Le très jeune et discret Guillaume Gouffier, de petite noblesse poitevine, premier chambellan de Charles VII, qui reçoit après la mort d'Agnès la seigneurie de Roquecezière, l'un de ses fiefs, comme cadeau de ses noces avec Louise d'Amboise – mais les conjoints bénéficiaient de la pleine confiance du roi, ce qui tend à les disculper. Les soupçons se portent encore sur Jacques Cœur, négociant international, banquier et armateur, qui était alors à Sancerre, loin de Jumièges au moment de la mort d'Agnès et n'avait aucun intérêt personnel à éliminer sa meilleure cliente, qui l'avait d'ailleurs fait nommer son exécuteur testamentaire, signe de la totale confiance du roi.

Jacques Cœur qui, entre autres délits, confondait sa propre fortune avec celle de l'État, fut, pour ce soupçon d'empoisonnement, condamné à mort et à la confiscation de ses biens. Il obtint néanmoins grâce de la vie, sa peine



HERVE GYSSELS / BRIDGEMAN IMAGES



FRANÇOIS LO PRESTI/APP

Cold case En 2004, l'analyse des restes de la favorite, qui reposait dans une urne placée depuis le XIX^e s. dans son gisant (en haut), confirme l'hypothèse de son empoisonnement par une intoxication au mercure. Mais était-ce un assassinat ou un accident, la substance étant couramment prescrite par les médecins médiévaux ?

étant commuée en prison perpétuelle dont il s'évada bientôt. À Rome où il se réfugie, il finance en 1456 une nouvelle croisade contre les Turcs et meurt la même année, sans doute de maladie à Chio, île génoise proche de la Turquie.

Reste encore le dauphin, futur Louis XI, dont les relations, on le sait, avec son père et Agnès étaient exécrables. Mort obscure qui enveloppe encore de mystère le grand argentier du royaume et la « Belle Agnès ».  J.-F. S.